

La Revue Canadienne

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois...

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with 2 columns: Abonnement types and prices. Includes 'Abonnement au Journal semi-hebdomadaire', 'Abonnement à l'Album Mensuel', etc.

ON S'ABONNE: A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT. A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

Le Comité des Souscripteurs pour la publication et la distribution gratuites, sous forme de pamphlet, de la LECTURE de M. PARENT sur l'Étude de l'Économie Politique...

Chaque secrétaire d'école, et chaque curé du District de Montréal trouveront un exemplaire déposé pour lui chez M. PARENT & Cie, à Montréal.

SLEIGHS! SLEIGHS! SLEIGHS! LES Soussignés disposent maintenant de leurs fonds étendus de voitures d'Hiver, à une réduction de 25 pour cent de leurs prix ordinaires.

BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette institution paiera Cinq pour cent sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

JOHN COLLINS, Secrétaire et Trésorier.

AVIS public est par les présentes donné que M. Louis G. Normandeau de l'Association, et Dame Thérèse Normandeau, veuve de feu Pierre Auger, ne peuvent révoquer la procuration qu'ils ont donnée au soussigné...

LIBRAIRIE CANADIENNE No. 3, Rue St. Vincent.

PRIX REDUITS Et à 5 Pour 100

Meilleur marché que partout Ailleurs. LES Soussignés viennent de REDUIRE de NOUVEAU les PRIX des LIVRES en usage dans les Ecoles Élémentaires, et ils les vendent à 5 pour 100 MEILLEUR MARCHÉ que PARTOUT AILLEURS.

A VENDRE.

UN TERRAIN sur la rue de la Fabrique ou Marché-Neuf, de 103 pieds de front sur 80 pieds de profondeur, avec deux Maisons de 54 pieds de front chacune, y compris les passages, voûtes et autres bâties, rapportant l'une, un loyer de \$400 et l'autre un loyer de \$450 par année.

LACOSTE & MORIN Notaires Publics.

26 janv. 1847

L'AMIE DE LA MARIÉE.

HISTOIRE VÉRITABLE.

C'est quand on n'a plus rien à désirer qu'on a tout à craindre.

(AUTEUR INCONNU.)

I.

Le 15 mai 1842, il y avait grand gala et grande fête au château de son altesse le duc régnant de No... en Allemagne. A dix heures du soir, toutes les fenêtres étincelaient de bougies comme des yeux enflammés; et les jardins y répondaient par mille lumières vives et tendres; des lanternes chinoises étaient nichées ça et là dans les grands arbres; et de cinq minutes en cinq minutes des feux de Bengale de couleurs différentes étaient allumés derrière les massifs par des mains invisibles, et faisaient apparaître tout jaunes, tout rouges ou tout bleus, les gazons, les ombrages et l'architecture.

Donc, ce n'était que joie, splendeur et prospérité au château de son altesse le duc régnant. Mais ce qu'il y avait, sans aucune comparaison, de plus prospère, de plus splendide et de plus joyeux, c'était la blonde Georgina et le jeune comte Frédéric. Ils étaient d'ailleurs les héros de la fête, car on célébrait leurs fiançailles.

Georgina, fille d'un brave officier, mort sans fortune, au service de son altesse, et d'une Française, qui avait perdu le jour en lui donnant, était pour ainsi dire l'enfant adoptif de la duchesse, qui l'avait attachée à sa personne comme lectrice. Elle ne possédait pour dot que le gracieux de la figure, les agréments de l'esprit, le charme des talens et toutes les qualités du cœur.

Co jeune seigneur, accompli en tout point, avait pourtant un défaut énorme, qui tient souvent à une grande qualité, à la modestie: il était soupçonneux et méfiant à l'excès. Il doutait surtout des sentiments qu'on lui témoignait; et, dans ce doute, il entrait plus de défiance de son propre mérite que de la sincérité des sentiments mêmes. Ainsi, lorsque la duchesse vint lui dire que la jeune fille agréait ses vœux et qu'elle l'aimait, le premier mouvement du comte Frédéric fut une hésitation marquée. Ne serait-ce pas mon nom, mes richesses, ma position qui séduisent Georgina et l'abusent elle-même sur ce qu'elle éprouve?

pas interprété trop favorablement les paroles de Mlle. Georgina?... Et puis-je connaître ce qu'elle a dit à votre altesse pour la convaincre?

— Mon cher comte, reprit la duchesse, rien n'est plus simple, mais rien n'est plus concluant; quand je lui eus révélé vos sentiments, elle a baissé la tête sans dire un mot, puis une rougeur subite a coloré son front, puis elle a relevé sur moi ses yeux humides et brillants.

— Et puis, Monsieur, voilà tout. Est-ce que vous n'en trouvez pas assez? — Mais, votre altesse me permettra... — Mon altesse est femme, Monsieur, et se connaît aux émotions des jeunes filles. Le duc et moi nous allons faire tout préparer pour vos noces, qui se feront au château d'une manière digne du lieu, du nom que porte l'époux et de l'affection que nous portons à la mariée.

Le comte Frédéric fit sa cour à Georgina sous les yeux de la duchesse, et, au bout d'un mois, il avait acquis la conviction que son cœur avait un écho fidèle dans le cœur de Georgina, en sorte que le jour de la signature du contrat, le soir de la fête des fiançailles où nous venons d'assister, les deux jeunes gens étaient, comme nous l'avons vu, parvenus à ce comble de la félicité humaine dont les anges sont peut-être jaloux, qui sait? En vérité, si on mourait dans un jour comme celui-là, et les gens qui savent vivre ne devraient pas y manquer, — on ne serait nullement dépayé en se trouvant au paradis.

Cependant, les feux de Bengale, les bougies, les orchestres, et les danses et les rires, tout s'éteignit; les cœurs seuls et les yeux des deux fiancés restèrent éveillés. Le comte Frédéric, quand il fallut quitter Georgina, posant ses lèvres sur sa main, lui dit:

— Dans huit jours cette main sera donc à moi!... — Ce cœur, répondit Georgina, n'aura pas à attendre jusque-là.

Et ils se séparèrent contents. Le comte Frédéric s'en alla dans son hôtel, rêver tout seul à son bonheur. Georgina se précipita aux genoux de la duchesse, qui la releva dans ses bras. Puis, l'heureuse et charmante enfant rejoignit Mlle. Mélanie de R..., son amie et la confidente de ses doux secrets, et les deux jeunes filles disparurent ensemble; et on les vit bientôt reparaitre et passer, un bougeoir à la main, dans le petit escalier du château.

II.

Mélanie était la fille du baron de R..., premier chambellan du duc régnant; elle n'avait plus de mère; et comme elle demeurait au château et se trouvait reçue intimement par la duchesse, une liaison s'était vite établie entre elle et Georgina. Deux ou trois ans qu'elle avait de plus que Georgina et l'expérience du monde qu'elle possédait avaient donné à Mélanie une espèce de suprématie sur sa jeune amie, qui comptait à peine dix-sept ans au moment de la fête dont nous sortons. Du reste, Mélanie était aussi brillante, aussi folle de plaisirs, aussi vaine, aussi coquette enfin que Georgina était simple, modeste et réservée. Mais quelquefois on se plaît et on se rapproche par les contrastes. Les deux amies, pendant quelques mois, comme ont coutume de faire plusieurs demoiselles, avaient établi entre elles une correspondance où elles traitaient toutes sortes de petits sujets de morale, d'art et de sentiments. C'était plaisir et utilité. Cette correspondance avait cessé depuis que le comte Frédéric s'occupait de Georgina. La douce et belle réalité avait remplacé les fictions enfantines: on en était venu aux confidences sérieuses. Georgina qui, sans le faire paraître, avait lu dans le cœur du comte Frédéric tout aussitôt que lui-même, s'était innocemment pressée de faire part à Mélanie de ses découvertes; et, dans sa chère et absorbante préoccupation, elle n'avait pas aperçu la sorte de froideur contrainte avec laquelle on avait reçu cette première ouverture. Peut-être Mélanie trouvait-elle que sa jeune amie acceptait comme une espérance des illusions par trop chimériques, et ne voulait-elle pas l'y encourager par des marques imprudentes de sympathie; peut-être la jalousie, qui se glisse partout et jusqu'au sein des plus fortes amitiés, paralysait-elle les élans du cœur de Mélanie, étonnée que le comte Frédéric recherchât une jeune fille sans nom et sans fortune, quand elle-même était là!... Quoi qu'il en soit, elle n'avait cessé de prémonir Georgina contre les faux-semblans de la galanterie et les déceptions du cœur... Et c'est pourquoi, après la fête, Georgina avait rejoint si vite Mélanie, pour lui dire:

— Eh bien! m'étais-je trompée? — Mélanie l'embrassa cordialement en lui répondant: —

— Je suis peut-être aujourd'hui plus heureuse que vous, ma chère Georgina, parce que j'espérais moins. — Et elles s'embrassèrent encore avant de se retirer dans leur appartement, se jurant bien de ne jamais se quitter.

Le lendemain, le surlendemain, le comte Frédéric passa tout le temps possible au château, entre Georgina et la duchesse, qui jouissait d'un bonheur qu'elle avait créé, plus beau que

ceux que l'on peut rêver. Le troisième jour, Mélanie se trouva là, et elle demanda à la duchesse la permission d'aller passer quelques jours à la campagne, chez une tante qui l'appelait.

— Au moins, reprit le comte Frédéric, vous reviendrez pour la noce de votre amie; ce n'est pas assez pour son bonheur que vous ayez signé à son contrat, il faut encore prier à sa messe. Songez que c'est dans cinq jours, dans cinq siècles, ajouta-t-il en se tournant vers Georgina. — Soyez sûrs, répondit Mélanie en souriant, que vous ne vous marierez pas sans moi.

Alors arrivèrent beaucoup de visites et les plus grandes dames du pays. Il fallait voir les grâces et les manières qu'elles faisaient à Georgina, et comme elles la trouvaient charmante et lui étaient sincèrement attachées depuis que la faveur des altesse s'étaient si ouvertement manifestée sur cette enfant. Georgina croyait à toutes ces démonstrations d'amitié. Le bonheur voit toutes choses à travers son prisme. Et pourtant elle demandait à Dieu en quoi elle avait mérité un si bel avenir après un passé si différent; et elle se sentait chanceler sur sa colonne de prospérité. Puis, repassant dans son cœur toutes les paroles délicates et tendres du comte Frédéric, elle revenait bien vite aux rêves dorés de l'espérance, et ne priait plus que pour lui, si bon, si généreux, si au dessus des autres hommes!

La duchesse retint pour le soir même la plupart des visiteurs. Il devait y avoir, dans les petits appartements du château, ce qu'on appelle une comédie de société où Georgina et le comte Frédéric feraient les premiers rôles. La cour intime seule était admise comme spectatrice. Quand un mariage est officiellement arrêté, quand surtout il y a eu des fiançailles préalables, ainsi que c'est l'usage dans quelques pays, on est fort embarrassée de la contenance des fiancés jusqu'au moment de la cérémonie définitive. Il y a là un temps mixte qu'il faut tuer de mille façons. Il est trop tard pour laisser des jeunes gens ensemble; il est trop tard pour qu'ils se trouvent devant le monde comme des indifférents et qu'ils se mêlent à la conversation générale, lorsque chacun sait qu'ils ont autre chose à se dire. Alors les parens inventent des jeux, des concerts, des proverbes, des comédies, pour tirer tout le monde de gêne; c'est une sorte de terrain neutre où les divers embarras se donnent rendez-vous assez commodément.

Donc, le soir venu, on représenta au château une arlequinade de fort bon goût, traduite en allemand, de Florian. Le comte Frédéric, en large pantalon de toile, chemise et veste à carreaux bleus, ceinture de soie pendante et prenant bien la taille, gentil chaperon posé crânement sur l'oreille, était le plus élégant et le plus joli Pierrot qu'on puisse voir. — Georgina, en corsage de velours noir, manches très courtes, avec des nœuds de satin, jupe de gaze rose, petits souliers d'étoffe, à paillettes, bas de soie, à coins de couleurs, mêlés d'argent, et un léger masque noir sur le haut du visage, faisait bien la plus charmante Colombine d'Italie, de France et d'Allemagne. — Les autres acteurs étaient à l'avenant. — La pièce eût un succès fou. — Mais ce qui était plus intéressant et plus divertissant que la pièce, c'était Georgina elle-même. Le petit drame des coulisses l'emportait évidemment sur celui de la scène. Il fallait voir (et c'est ce que chacun s'efforçait de voir en se tortant le cou) comme cette gentille Georgina, une fois quittée d'une partie de son rôle, oubliait vite Colombine et Pierrot, et prenait les mains du comte Frédéric, et se suspendait à son bras, et lui parlait dans l'oreille, et le regardait dans les yeux sans s'inquiéter des autres. Ces petits manèges à la pudeur convenue sont d'adorables preuves d'innocence chez une fille qui se laisse ingénument aller aux premières émotions de son cœur avec celui que Dieu lui permet d'aimer. Si le monde s'en moque, tant pis pour le monde. Frédéric, lui, tout aussi tendre, plus amoureux sans doute, mais moins innocent, ne se livrait pas ainsi à ses impressions; il souriait doucement aux chastes agaceries de sa fiancée, et semblait même se défendre un peu. La jeune demoiselle attaquait; le jeune homme se tenait sur la réserve; tout se passait dans l'ordre; et cela formait un spectacle dont on pouvait se fatiguer les personnes instruites dans la science du cœur.

Après cette soirée, plus belle encore que celle du bal, quoique moins brillante, Georgina demandait à son imagination ce qui manquait à son bonheur, et son imagination lui répondait: — Rien. — Les plus doux rêves colorèrent son sommeil; toutes les portes d'ivoire de l'avenant semblaient s'ouvrir devant elle. — Pas un nuage, pas un point noir ne tachait l'azur de sa destinée. Plusieurs fois, dans ses songes, elle prononça si haut le nom de Frédéric, que le bruit de sa propre voix la réveilla. Elle se prenait alors à sourire et refermait vite les yeux pour voir Pignone chérie.

Le matin, comme elle se levait à peine, on lui remit un billet ainsi conçu:

«Soyez assez bonne, ma chère et heureuse Georgina pour remettre au porteur le paquet de toutes les lettres que vous-avez de moi. Je vous

les garderai fidèlement, si vous y tenez encore, mais je voudrais, pendant mes trois ou quatre jours d'absence, m'amuser à les relire avec les vôtres, et voir si tout cela aurait assez le sens commun pour que nous puissions en faire une espèce de livre à notre usage particulier. — Excusez cet enfantillage; il faut bien que j'aie mes petits bonheurs.

«A mardi. Votre sœur d'adoption. «MÉLANIE.»

Georgina, que la duchesse faisait demander à l'instant même, n'eut que le temps de nouer la correspondance de Mélanie et d'y ajouter ce mot: «Voici, mon amie, ces lettres, le seul bonheur de ma vie jusqu'à ce jour. — Oh! oui, conservez-les moi comme les bijoux de mon cœur, de ce cœur qui, vous le savez, ne peut varier avec les changements de ma destinée.

«19 mai 1842.» Le soir de ce jour, le comte Frédéric ne vint pas au château, ni le lendemain. On envoya à son hôtel. Il s'était absenté, et n'avait rien dit. On se perdit en conjectures plus sinistres les unes que les autres. Dans la soirée du 20 mai, Georgina, pâle et agitée comme la jeune épouse et bientôt la victime d'Othello, chantait machinalement cette romance française, fort peu connue, mais que la délicieuse musique de Mme Pauline du Chaberge est bien capable de naturaliser dans toutes les langues.

LA NUIT DE JEANNE. Minuit frappait à la grande pendule, Et la grande mère avait les yeux fermés; Mais l'ombre est chère au cœur tendre et crédule. Et vous veillez, Jeanne, car vous aimez!

Vos longs regards, perdus dans une étoile, Y vont chercher des regards enflammés; Mais quoi! déjà le bel astre se voile! Jeanne, aime-t-il, celui que vous aimez?

Les chants d'un cor ont percé la nuit sombre; Un doux frisson court dans vos sens charmés. Mais quoi! là-bas les chiens hurlent dans l'ombre. Jeanne, vient-il, celui que vous aimez?

Et puis, soudain s'arrête la pendule; Les deux flambeaux s'éteignent, consumés; Tout est présage au cœur tendre et crédule, Jeanne, est-il, mort celui que vous aimez?

A peine achevait-elle, en sanglotant, ce dernier couplet, que la duchesse entra brusquement et lui remit un papier, d'un air moitié douloureux, moitié courroucé. Georgina lut:

«Altesse, «Mes soupçons, mes défiances me trompent rarement. J'ai la preuve que Georgina me donnait sa main sans me donner son cœur, qui appartient à un autre. Que ne puis-je disposer du mien; mais elle me l'a pris pour le broyer. Je pars. Où vais-je? Dieu le sait, mais j'emporterai partout le reconnaissant souvenir des bontés de votre altesse, qui m'a fait entrevoir la félicité céleste sur la terre. Comment votre âme si noble aurait-elle pu concevoir tant de perfidie dans une âme si jeune?... Adieu pour toujours.

Comte Frédéric. «20 mai, onze heures du soir.» — M'expliquez-vous, Georgina? reprit la duchesse d'un ton sévère.

— Ah! Madame, s'écria Georgina en tombant à genoux, je ne sais rien, je ne comprends rien, Dieu m'est témoin, et j'en jure par vous, ma bienfaitrice, que je suis innocente et que mon cœur est tout au comte Frédéric. Vous me croyez, n'est-ce pas?

— Je vous crois, pauvre enfant, et comment ne pas croire à vos larmes? Mais quelle infernale machination... Je perdons pas le temps en plaintes vaines. Calmez-vous, et fiez-vous à moi.

La duchesse mit tous ses gens et toute la police sur pied. On s'informa, on courut de tous côtés; rien. Aucune nouvelle du comte Frédéric.

Cependant le bruit de cette fuite, de cette rupture, se propageait dans la ville. La noce devait avoir lieu le surlendemain. On ne pouvait plus rien cacher. Les mêmes visites revinrent au château avec des airs de condoléance: mais à travers ces masques perçait une malicieuse joie. Et Georgina entendit plus d'une parole qui voulait dire: «Comment aussi un mariage si disproportionné pouvait-il arriver à bien?»

En vingt-quatre heures, le monde apparut à Georgina tel qu'il est: c'est une affreuse révélation. Quelques temps après, la duchesse fut emportée par une fièvre pernicieuse. Georgina, seule au monde, le cœur brisé deux fois, prit l'unique parti qui reste au malheureux sans espoir terrestre. Elle résolut de se vouer à Dieu, mais en restant utile aux souffrances de ses semblables, de se faire enfin sœur de charité. Vainement Mélanie voulut l'en dissuader.

— Vous vous marierez bientôt sans doute, ma chère Mélanie, qui sait où le sort vous entraînera... Et moi... non, non, embrassez-moi, ne m'oubliez pas, et priez pour la triste Georgina, qui va prier pour tous!...